

échos/danse

Boris Charmatz, chorégrapheur l'espace

Le nouveau directeur artistique du Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne, Boris Charmatz explore les frontières entre la danse et le cinéma dans des œuvres filmées en 35 mm, montrées en octobre dernier lors de la manifestation Jazz à la Villette. Impressions.



Les disparates, 2000
© Evoca 2001



Une lente introduction, 2007
© Evoca 2007

Il y a, entre la danse et le cinéma, une frontière qui laisse les pratiques se nourrir les unes des autres. Il y a en effet de deux écritures qui composent avec des corps, des figures et des mouvements. Pour autant, filmer la danse est un exercice difficile. Cinéma et danse impressionnent différemment leur objet et c'est parce qu'elles veulent l'ignorer que bien des captations abiment les chorégraphies dont elles veulent garder la mémoire. Qu'un même auteur puisse se soucier aussi bien des exigences de la danse que de celles du cinéma et se plier avec un égal sérieux aux unes et aux autres peut alors donner lieu à de véritables fulgurances. C'est le cas avec Boris Charmatz, qui, lorsqu'il entreprend de (faire) filmer ses chorégraphies, explore en elles des dimensions nouvelles que le cinéma peut pleinement donner à voir et peut-être révéler.

Ainsi, lorsque César Vayssié, en 2000, réalise *Les disparates* à partir de la

chorégraphie de Boris Charmatz, il impose à la danse un nouveau mode de manifestation et dévoile en elle un rapport au réel que la scène peut tout simplement occulter. Au-delà de la performance du danseur, ce qu'il y a de proprement saisissant dans ce film, c'est la manière dont il fait communiquer le corps et l'espace. La chorégraphie, jouée en plusieurs lieux différents – le bord de la mer, sur un trottoir, dans une sorte de hangar, au bord d'une piscine, dans un café – met en relief la radicalité de gestes tantôt fluides, tantôt exacerbés, en les inscrivant dans un espace naturel. Il n'est pas indifférent que le bruit des vagues qui battent le rivage, des voitures qui passent en arrière-plan, ou de la vie d'un bistrot qui se fait aussi discret que possible se mêlent aux souffles, aux pas du danseur. La danse a besoin de cet environnement pour accomplir ce qu'il y a d'inouï en elle, comme la ville a besoin de cette chorégraphie pour nous montrer un visage

qu'elle aurait gardé pour le cinéma. Car ce qui assure l'unité de l'espace et le fait tenir, ce n'est pas l'identité de la ville de Dieppe, laquelle est au contraire morcelée par un habile montage, mais bien le corps du danseur lui-même, quand bien même il s'efforce de se défaire de ses mouvements spontanés.

l'éveil de la danse

Dans *Une lente introduction*, le chemin qui permet d'aboutir à une interrogation – et intégration – de l'espace par la danse est tout autre. En un sens, dans ce film, réalisé par Boris Charmatz à partir de sa pièce *Herses* (*une lente introduction*), le monde est comme aboli. Le seul espace possible dans ce film est celui que proposent les projecteurs et que distribuent les chairs des danseurs. Le lieu même où ils pourront évoluer est précisément circonscrit – une sorte de tapis au sol en forme de T – et impose un être ensemble des chairs dont le film va précisément montrer qu'il ne va pas de soi.

Deux couples de danseurs commencent par se partager le tapis. Ils se croisent, s'effleurent, se frôlent. C'est d'abord une liberté de mouvement. Progressivement, une forme de contact durable va se mettre en place, entre Boris Charmatz et sa partenaire. Cette ébauche de compénétration va ensuite s'étendre à l'ensemble des danseurs, qui vont faire corps, composer une chair unique, dans laquelle la singularité de

leurs membres va devenir indistincte, qui envahira tout l'écran. Comme en négatif des *Disparates*, l'espace cinématographique, dans *Une lente introduction* n'est pas un cadre posé au préalable où la danse peut éveiller quelque chose de nouveau en elle, il est au contraire le résultat de cet éveil. Il reprend forme à chaque instant, selon que les postures et silhouettes se rencontrent de telle ou telle manière. C'est alors une autre possibilité du médium qui est expérimentée, celle d'une succession de



Les disparates, 2000
© Evoca 2001

séquences isolées les unes des autres par des fondus au noir, et qui se densifient au gré de rencontres qui occupent davantage d'espace. Un sentiment étrange se libère alors, de beauté et de crainte mêlées devant une fusion qui ne peut aboutir sans voir disparaître en elle les figures qu'elle assemble, et qui finalement donne lieu à une dissolution où chacun est à sa solitude renvoyé.

Rodolphe Olcese

www.edna.asso.fr